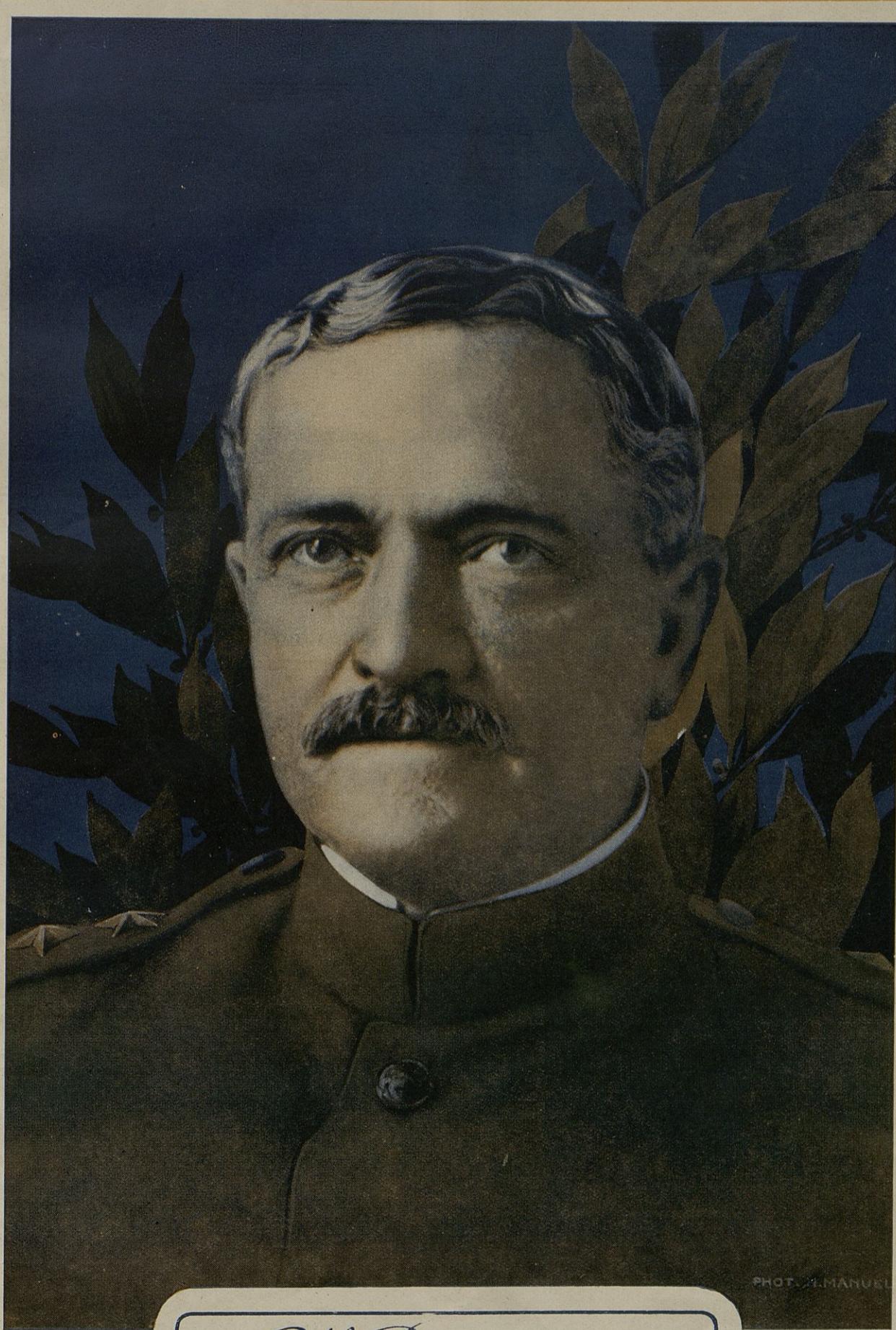


4^e Année - N° 146.

Le numéro : 25 centimes

2 Août 1917.

LE PAYS DE FRANCE



G. Pershing
COMMANDANT LES TROUPES AMÉRICAINES
EN FRANCE

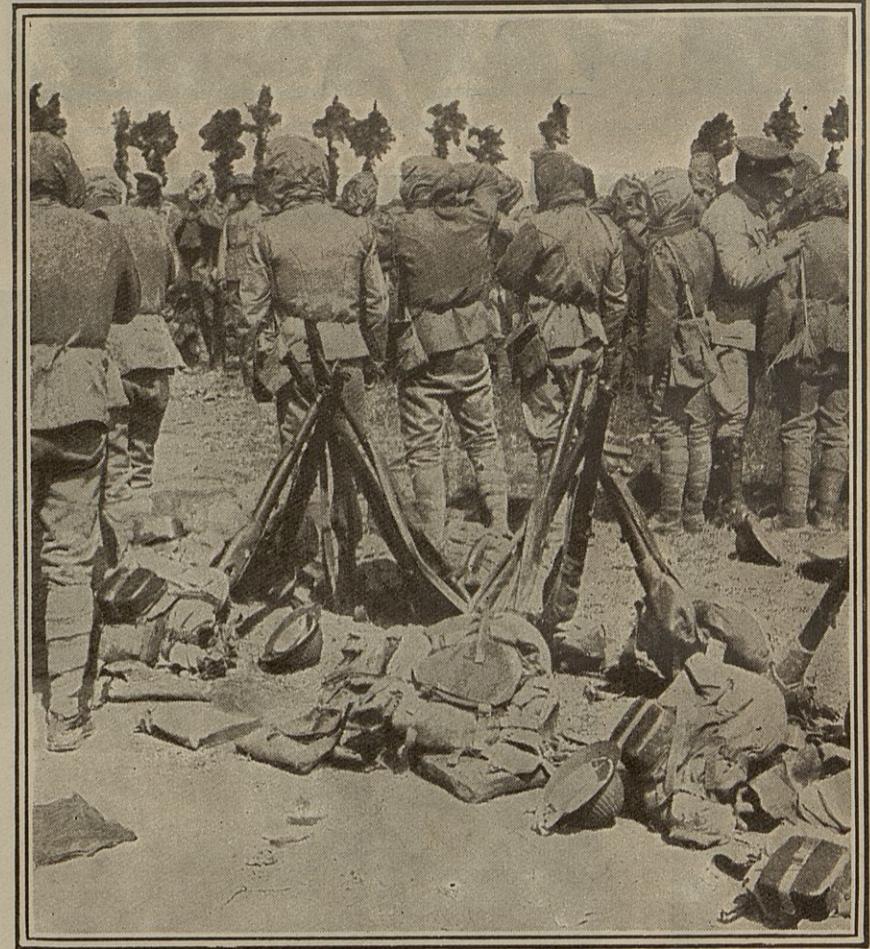
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France...15 Frs.

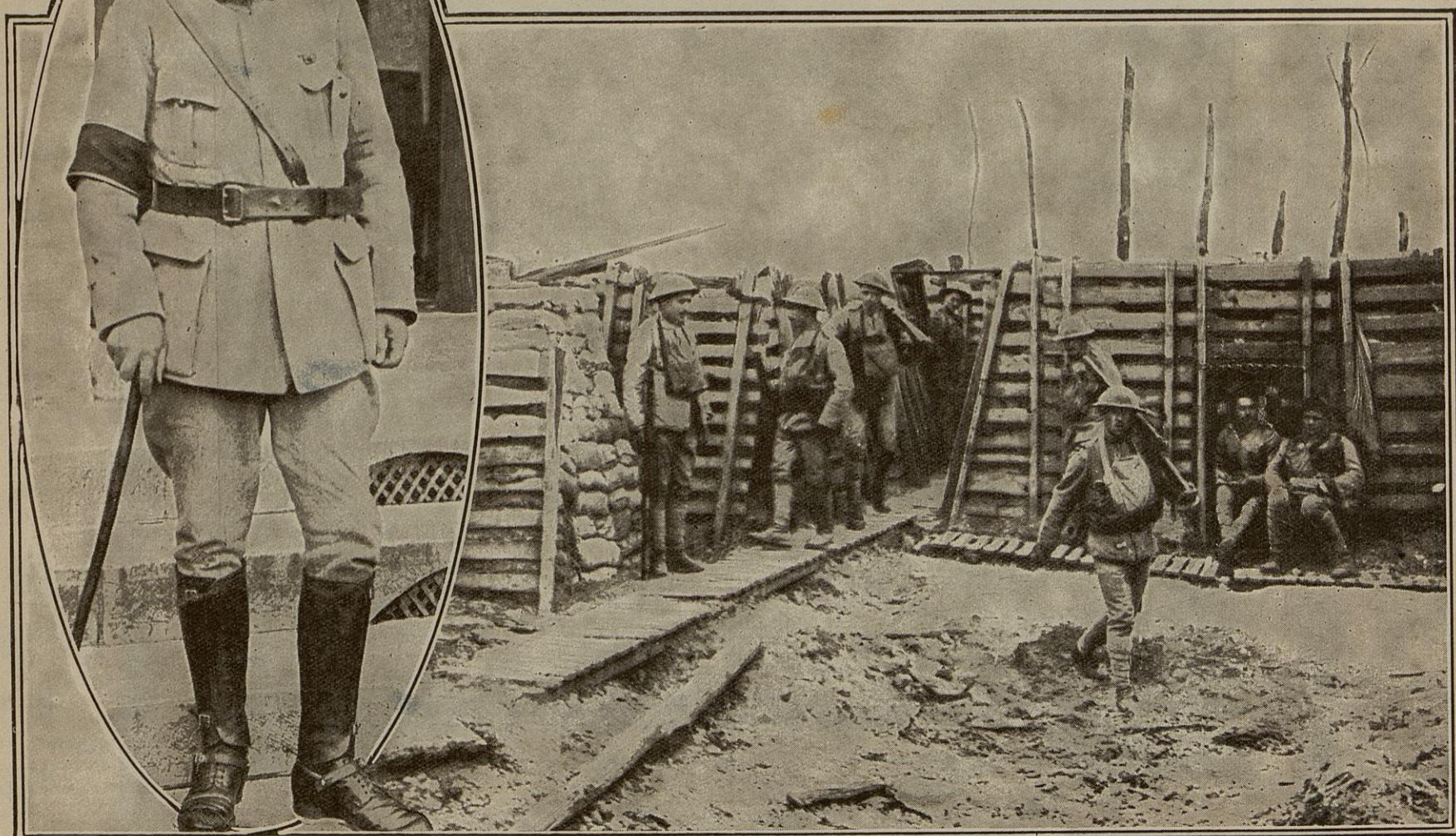
Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger...20 Frs.

LES TROUPES PORTUGAISES SUR LA LIGNE DE FEU



Il n'a encore été publié aucune photographie des Portugais sur le front ; les premières reçues, que nous donnons ici, nous montrent, à l'instruction, des hommes du contingent le plus récemment débarqué. A gauche, des brancardiers se familiarisent avec le maniement de la civière sur le terrain et dans les tranchées. A droite, on s'exerce à l'emploi du masque contre les gaz asphyxiants, sous la direction d'un officier qui explique à chaque homme la manière de se l'appliquer sur la tête. Les Portugais, en grande partie des « serranos » ou gens de la montagne, apprennent très vite toutes ces choses de la guerre. Ajoutons que ces bons et braves soldats étaient déjà d'excellents tireurs.



Les Portugais ont pris, il y a quelques semaines, leur place sur la ligne de feu dans un secteur des Flandres qu'ils occupent solidement. Les premiers contingents ont reçu, depuis longtemps, le baptême du feu. Les derniers arrivés poursuivent méthodiquement leur instruction, tout en complétant l'organisation de leur secteur. Leurs tranchées, leurs abris sont établis avec beaucoup de soin : on peut en juger par cette photographie. Dans le médaillon : le général Tamagnini, commandant en chef de cette vaillante armée.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 19 au 26 Juillet



NE assez vive animation n'a cessé de régner dans les différents secteurs du front britannique, mais on n'y a signalé que des actions d'infanterie de peu d'importance. C'est l'artillerie surtout qui agit, et l'intensité de son action, notamment sur le front de Flandre, est telle qu'elle inspire aux Allemands l'appréhension d'une nouvelle et puissante offensive de nos alliés.

Dans la région des dunes, les Allemands, depuis leur coup de main du 10, occupent la rive droite de l'Yser, des bords de la mer du Nord jusqu'à la route de Nieuport-Lombaertzyde ; leurs détachements sont là dans une position incommoder et peu sûre : ils ont cherché à s'élargir sur leur gauche, mais leur tentative faite dans ce but le 19, bien que préparée par un violent bombardement, n'a eu aucun succès.

Sur le front d'Ypres, au sud-ouest de La Bassée, au sud d'Armentières, l'ennemi a été continuellement inquiété dans ses tranchées par les raids audacieux de nos alliés : chaque initiative qu'ils ont prise a été couronnée de succès : de toutes ces petites expéditions ils ont ramené des prisonniers, dont 114 pour la seule journée du 25, après avoir plus ou moins détruit les tranchées et les Boches qui les occupaient.

Au sud d'Avion, le 23, un fort coup de main anglais a forcé les lignes allemandes sur 600 mètres de front et 300 mètres en profondeur : les tranchées envahies ont subi de forts dommages et plus de cinquante prisonniers y ont été faits.

Le 11 juillet, nos alliés, attaqués à l'est de Monchy-le-Preux par des forces supérieures, avaient dû abandonner une ligne d'avant-postes. Ils ont réoccupé ces positions le 18 et, le 22, ils accusaient une progression au sud-est de cet endroit.

Les Allemands ont fait de fréquentes tentatives pour entamer les lignes britanniques : elles ont été généralement repoussées avec pertes. La plus sérieuse, le 25, à l'est de Monchy-le-Preux, leur a permis de prendre pied dans quelques éléments avancés.

L'aviation a été comme toujours très active : plusieurs combats aériens ont coûté à l'ennemi 22 appareils abattus, 17 avariés au point d'atterrir, et deux drachen. De plus, des positions, des aérodromes, des convois ont été bombardés avec succès.

On a appris que les Allemands ont puissamment renforcé leur artillerie entre Ypres et la mer : peut-être est-ce au préjudice d'autres secteurs ; quoi qu'il en soit, l'artillerie britannique dans ce secteur, comme dans les autres, défie la concurrence de celle qu'ils peuvent mettre en ligne. On sait également que de nouvelles lignes de défense sont en voie de construction à l'ouest de Valenciennes et à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Maubeuge : cela indique que celles sur lesquelles les Allemands résistent actuellement commencent à leur paraître peu sûres. Malheureusement ce sont des Français et surtout des Françaises qui exécutent, par force, ces terrassements.

Sur le front français la lutte a embrassé tous les secteurs et n'a pas cessé un seul jour, mais elle a été particulièrement violente et continue dans le secteur de Craonne depuis le 19. A l'ouest et au nord-ouest de Craonne s'étend le vaste plateau que deux étranglements divisent en trois sections : ce sont, de gauche à droite, les plateaux de Vauclerc, des Casemates et de Californie. Nous occupons ces plateaux d'où nous dominons la forêt de Vauclerc qui en recouvre les revers septentrionaux ; ils commandent la vallée de l'Ailette, où nos récentes victoires ont refoulé les Allemands, dont tous les mouvements doivent s'effectuer pour ainsi dire sous les yeux de nos observateurs. C'est pour sortir de cette situation précaire que les Boches ont attaqué le 19 avec des moyens dont l'ampleur rappelle la bataille de Verdun. Ici, d'ailleurs comme à Verdun, c'est le kronprinz qui commande, et l'on sait qu'il n'est avare ni de ses hommes ni de ses munitions. Un bombardement d'une extrême violence annonça l'attaque générale qui fut déclenchée le 19. Elle embrassait depuis le nord-est de Craonne jusqu'à l'est d'Hurtebise, mais elle portait principalement sur les crêtes des étranglements entre les plateaux, celles-ci étant, en raison de leur surface bornée, présumées moins fortement défendues que les plateaux eux-mêmes. Des troupes de choix, reposées, bien nourries, spécialement entraînées, fanatisées, menaient les masses d'attaque. La bataille, dès lors, ne s'est plus arrêtée. Décidés à nous chasser à tout prix des plateaux dont ils convoitent la possession, les Allemands jettent sans compter les bataillons dans la fournaise. Presque partout les adversaires en viennent au corps à corps. D'abord, sous l'impétuosité du choc et la supériorité du nombre, nos troupes laissent les Allemands progresser sur les pentes de l'isthme qui relie les plateaux des Casemates et de Californie ; ils sont là comme dans une impasse et font de furieux efforts pourachever la trouée ou élargir leur position. Mais au contraire nos contre-attaques réduisent l'espace sur lequel ils s'agitent. Tous les

jours suivants des renforts sont amenés à la rescoufle : les attaques éclatent sur tous les points à la fois de ce front de 2 kilomètres sur lequel ont été échelonnées 200 batteries. Des fluctuations se produisent. Le plateau des Casemates est à plusieurs reprises abordé et dégagé. Sur celui de Californie, le 22, les Boches réussissent à s'accrocher : ils en sont chassés au bout de quelques heures. Si, ici ou là, il leur arrive de prendre pied dans nos lignes, ils n'ont le temps nulle part de s'y organiser. La bataille qui se livre là, et qui est faite de plusieurs batailles locales, est l'une de celles où les Allemands ont dépensé le plus d'efforts, et où ils ont perdu le plus de monde, pour ne gagner absolument rien, car dès le 23 nos troupes avaient, grâce à une série de brillantes contre-attaques, rétabli toutes leurs positions, et les Allemands se trouvaient derechef rejetés au fond de la vallée dont le séjour leur deviendra de plus en plus difficile.

Le 24 et le 25 sont marqués par de furieuses contre-attaques contre le plateau de Californie : elles restent sans résultat pour l'ennemi. La bataille de Craonne s'achève par une victoire pour nos troupes et c'est à la 10^e armée, commandée par le général Duchêne, qu'en revient l'honneur. Ajoutons que le 152^e régiment d'infanterie s'est particulièrement distingué au cours de ces journées terribles.

Mais l'activité des Allemands ne s'est pas bornée à nous livrer la bataille de Craonne.

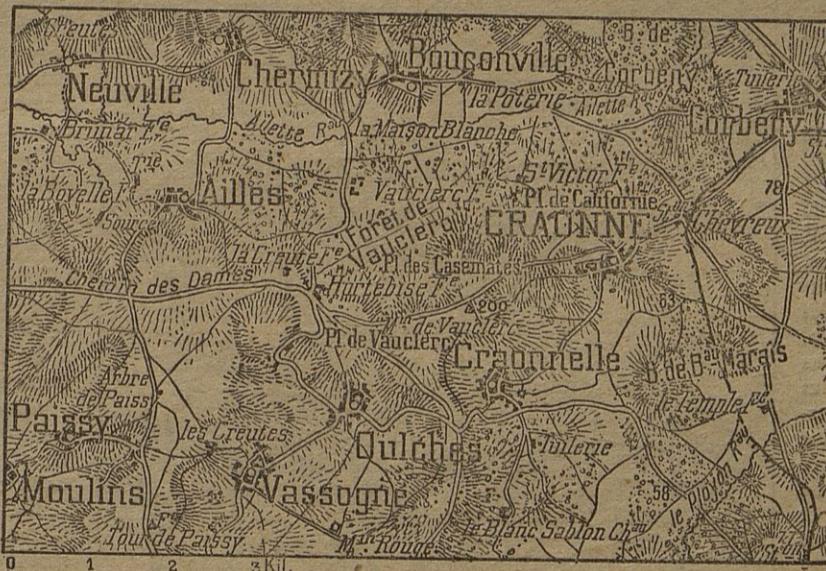
Nous avons été attaqués aussi au sud de Saint-Quentin, au mamelon de Moulin-sous-Touvent, à un kilomètre à peine des faubourgs de cette ville qui, de là, est complètement dominée par nous. On s'est beaucoup battu en 1870 en cet endroit. L'attaque du 19 juillet, effectuée sur 800 mètres de front et qui a donné lieu à un combat très vif, nous a fait perdre d'abord quelques éléments de tranchées qui ont été repris le lendemain.

Pendant que se livrait la bataille de Craonne, l'agitation s'étendait à l'ouest, jusqu'au nord de Bray-en-Laonnois ; les Allemands essayaient, soutenus par un bombardement intense, le 19 et le 21, de nous entamer dans la région de Cœny.

En Champagne, mêmes tentatives infructueuses, notamment le 23, au nord-ouest du mont Cornillet, et le 24 à Moronvilliers.

Enfin, du 19 au 25, l'ennemi a tenté à plusieurs reprises de nous surprendre dans la Meuse. De vifs combats s'en sont suivis : le 19 au bois d'Avocourt, le 22 au nord de Bezonvaux et sur les Hauts-de-Meuse. En Alsace, des tentatives contre nos lignes ont été également déjouées le 22 et le 25.

Nos nouveaux alliés activent leur préparation ; pas une heure n'est perdue ; les Américains font vite et ils font grand. Le Sénat vient de voter un crédit de 650 millions de dollars pour la création d'une flotte aérienne qui, déclare M. Howard Coffin, président de la commission des forces aériennes, comptera cent mille appareils et cent dix mille officiers et pilotes. Les vaisseaux continuent à apporter en Europe, malgré les sous-marins, les contingents et les approvisionnements de toute nature.



LA BATAILLE DU PLATEAU DE CRAONNE

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL PERSHING

Le commandant en chef des troupes américaines en France a déjà fait ses preuves sur les champs de bataille ; aussi jouit-il d'un grand prestige auprès de ses soldats.

Né en 1860 dans le canton de Lynn (Massachusetts) d'une famille alsacienne qui s'était établie en Pennsylvanie en 1749, John-James Pershing fit ses études à l'académie militaire de West-Point d'où il sortit cadet-captain. Il fut attaché à l'état-major du général Miles, prit part à la guerre hispano-américaine et se distingua autant par ses qualités de soldat que par celles d'administrateur. Entre temps il avait professé le cours de tactique à l'académie de West-Point.

Chef de la mission militaire au Japon, il suivit les opérations de la guerre de Mandchourie.

En 1906, le président Roosevelt le faisait passer du grade de capitaine à celui de général de brigade, lui donnant ainsi la préférence sur 862 officiers plus anciens que lui. Le général retourna aux Philippines et gagna la bataille de Baysay. En 1915, il était promu major-général après avoir fait campagne contre Villa.

C'est à cette époque qu'il eut la douleur de perdre sa femme et trois filles dans l'incendie du Presidio, à San-Francisco ; il lui reste un fils âgé d'une dizaine d'années.

LE SECTEUR DES DUNES.

Le secteur des dunes, qui semble sur le point de devenir un des plus importants du front occidental, avait été depuis la bataille de l'Yser, qui prit fin au commencement de novembre 1914, un des secteurs les plus calmes où il fut donné à de pauvres soldats de s'ennuyer en recevant des obus. Je l'ai visité, il y a quelques semaines. Des ruines de Nieuport, qui tenait alors une division française, aux confins d'Ypres, j'ai parcouru les retranchements et les cantonnements de l'armée belge. Le rempart qui de Nieuport à Dixmude longe l'inondation avait l'air d'une paisible digue et il fallait s'en approcher de tout près pour distinguer les crêneaux, les gabions, les bastions et les sentinelles qui en faisaient une infranchissable barrière contre le Boche ; partout on était installé pour monter, tant qu'il le faudrait, cette garde héroïque et morne, où chaque jour de nombreux soldats trouvaient une mort obscure. Mais avec quelle impatience on attendait l'heure de l'offensive ! Et comme on sentait que ce calme précédait la tempête !

Au surplus, s'il fut longtemps tranquille, ce secteur de l'Yser, qui prolonge le secteur des dunes, a toujours eu une importance capitale. Pour les Allemands, les positions de Nieuport sont la clé de Calais ; pour nous, elles nous ouvriraient la route de Zeebrugge, le plus redoutable de tous les repaires de sous-marins. Tôt ou tard, l'incendie devait donc se rallumer dans ces parages et comme, par suite de la nature du pays, la guerre y revêt un caractère particulier, il importe de le connaître pour bien suivre les événements.

* * *

On a souvent décrit le pays de l'Yser : il n'en est pas de plus plat au monde. Avant la guerre, ces prairies infinies, parsemées de petites fermes blanches à toit rouge, ces champs bien cultivés ne manquaient pas de charme sous le ciel mouvementé de la Flandre maritime. Le travail de plusieurs siècles avait fait de cet ancien polder un immense et verdoyant potager et un incomparable pâturage. De longues routes droites, bordées de peupliers, sillonnaient le pays, conduisant vers ces petites villes paisibles comme des béguinages, qui ne s'animaient que les jours de marché : Dixmude, Furnes, Loo. A l'embouchure de l'Yser, le petit fleuve, naguère sans gloire, qui serpentait obscurément à travers la contrée, Nieuport et, à une époque plus reculée, sa métropole, Lombaertzyde (car cet humble village est plus ancien que Nieuport : le nouveau port) avaient été le regard du pays sur l'immensité des océans. La décadence était venue, il est vrai, le chenal s'était ensablé et, seules, d'humbles barques de pêche venaient s'amarrer au quai que jadis avaient fréquenté les galères d'Espagne et les vaisseaux de Hollande. Mais Nieuport se souvenait sans amertume de sa gloire passée ; son église trop grande abritait les tombes aux inscriptions pompeuses de ses gouverneurs espagnols ; sa tour des Templiers, reste d'une commanderie datant du XIII^e siècle, son vieux phare de briques jaunes avaient vu passer Maurice de Nassau et l'archiduc Albert, Turenne vainqueur et Condé vaincu, — car on s'est battu bien des fois autour de cette grande dune de Lombaertzyde, qu'on se dispute aujourd'hui. Mais ces souvenirs guerriers et glorieux étaient si lointains ! Nieuport, avant la guerre, n'était plus célèbre que parmi les peintres, qui venaient y chercher les éléments d'un pittoresque mélancolique. En vérité, avant le tragique mois d'octobre 1914, ce pays de Flandre paraissait une terre privilégiée, définitivement garée des grands événements, la terre de la vie douce, paisible, abondante et unie.

Quelle différence aujourd'hui ! L'inondation et les bombardements lui ont rendu, à peu de chose près, l'aspect désolé qu'elle devait avoir du temps de Strabon qui la décrit comme une sorte d'immense marécage parsemé d'îlots, et où l'eau de la mer se mêlait à l'eau des sources. Le travail poursuivi pendant plusieurs siècles par une race patiente et tenace a été anéanti, et la guerre moderne a refait ce pays aussi inclément, aussi difficile qu'il l'était au temps où sa population, clairsemée dans des espèces de villages lacustres, arrêtait les légions de César.

* * *

Alors, comme aujourd'hui (grâce à l'inondation), il n'y avait pour se rendre du Calaisis ou du Boulogneis vers l'intérieur du pays de Flandre que deux routes : celle qui borne le marais au sud vers Passchendaele et Roulers, et celle qui emprunte au nord la longue bande de terre protégée contre la mer par la chaîne des dunes, route très ancienne, comme l'indiquent les noms de lieux : Westende (l'extrémité ouest de la bande), Ostende (l'extrémité est), Middelkerke (l'église du milieu). C'est cette route du nord qui est la plus directe vers Zeebrugge. De là l'importance capitale du secteur des dunes.

Aucun ne fut plus âprement disputé. Dès que les Allemands eurent reconnu qu'il leur était impossible de franchir la barrière de l'Yser, où l'héroïsme de l'armée belge et des fusiliers marins les avait arrêtés en octobre 1914, ils travaillèrent fébrilement à se fortifier dans la partie qu'ils occupaient. Ce n'était pas aisné. Ce sol sablonneux est mouvant ; une journée de vent suffit à déplacer des dunes entières, et il faut les planter d'oyats, sorte de chien-enterré maritime extrêmement résistant, pour leur donner quelque fixité. Pour y établir leurs tranchées, les Allemands ont dû y transporter, sur de petits chemins de fer établis à la hâte, des

quantités de terre forte ; pour leurs batteries, ils ont dû construire des abris bétonnés ; et tout ce travail s'est fait sous le canon des monitors anglais, qui n'ont cessé de canonnailler la côte. Mais ils n'ont regardé ni à la dépense en hommes ni à l'effort (ils n'ont d'ailleurs pas hésité à obliger les habitants du pays à travailler aux endroits les plus exposés) et ils ont fait de tout le secteur un formidable camp retranché abondamment pourvu d'artillerie de tout calibre. Ils y étaient déjà fortement établis, quand, le 23 octobre 1914, la division Grossetti, accourue au secours de l'armée belge, s'empara par une vigoureuse contre-offensive de plusieurs têtes de pont sur la rive droite de l'Yser et notamment du village de Lombaertzyde. Ce fut un des plus beaux faits d'armes de cette prodigieuse bataille de l'Yser, qui restera dans l'histoire militaire comme un des plus remarquables exemples de ténacité qu'ait données une armée. Les Belges, qui depuis plusieurs jours combattaient un contre six, avaient été obligés, après des prodiges d'héroïsme, d'évacuer successivement Mannekenverre, Saint-Georges et Lombaertzyde, c'est-à-dire tous les postes avancés qui défendaient Nieuport sur la rive droite de l'Yser. Encore un effort, et les Allemands étaient maîtres des ruines de la malheureuse ville que leurs obus avaient incendiée et, ce qui eut été plus grave, des écluses qui allaient permettre de tendre l'inondation préservatrice. Aussi l'armée de secours, dès son arrivée, fut-elle portée sur ce point. A peine débarquée, elle reçut le signal de l'offensive et, d'un magnifique élan, reprend sous un feu d'enfer, non seulement le village de Lombaertzyde, mais aussi tout le terrain qui s'étendait du village à la mer et notamment cette grande dune, aux défenses chaque jour puissamment accrues, dont il a été si souvent question dans les communiqués.

Devant cette vigoureuse attaque d'une troupe fraîche, l'Allemand, qui persuadé qu'il n'avait devant lui que la petite armée belge à bout de souffle croyait déjà tenir la victoire, recula étonné et dès lors, sentant que la partie était perdue pour la seconde fois, ne songea plus qu'à se fortifier sur les positions qu'il occupait. On sait qu'il ne les a plus quittées. Nulle part la guerre ne s'est cristallisée d'une façon plus rigide que sur ce point extrême du front. L'effort de l'ennemi s'est porté ensuite sur Verdun, où il a essuyé son troisième grand échec ; notre offensive a eu pour théâtre la Champagne, puis la Somme et l'attention s'est peu à peu détournée de ce front flamand, où s'étaient fixés naguère les regards de l'univers entier. Le silence s'était fait autour des noms des villages de l'Yser. Mais voici qu'une rumeur se propage. La canonnade cesse d'être d'une « intensité habituelle », comme disaient les modestes communiqués belges, et tout nous dit que sur ce point de la ligne de feu nous sommes à la veille de grands événements.

* * *

Quand j'ai visité ce secteur, peu après la bataille de l'Yser, toutes les dunes qui s'étendent de Nieuport à la mer présentaient l'aspect le plus pittoresque et le plus imprévu : mêlés à des Belges, à des fusiliers marins, à des zouaves, des goumiers marocains et des tirailleurs indigènes y cantonnaient, y manœuvraient, et les jours de vent, quand la brise du large soulevait le sable des dunes, on eût pu se croire dans quelque lointaine Mauritanie. Cette végétation sèche des oyats, qui ressemble à l'alfa, ajoutait à l'illusion.

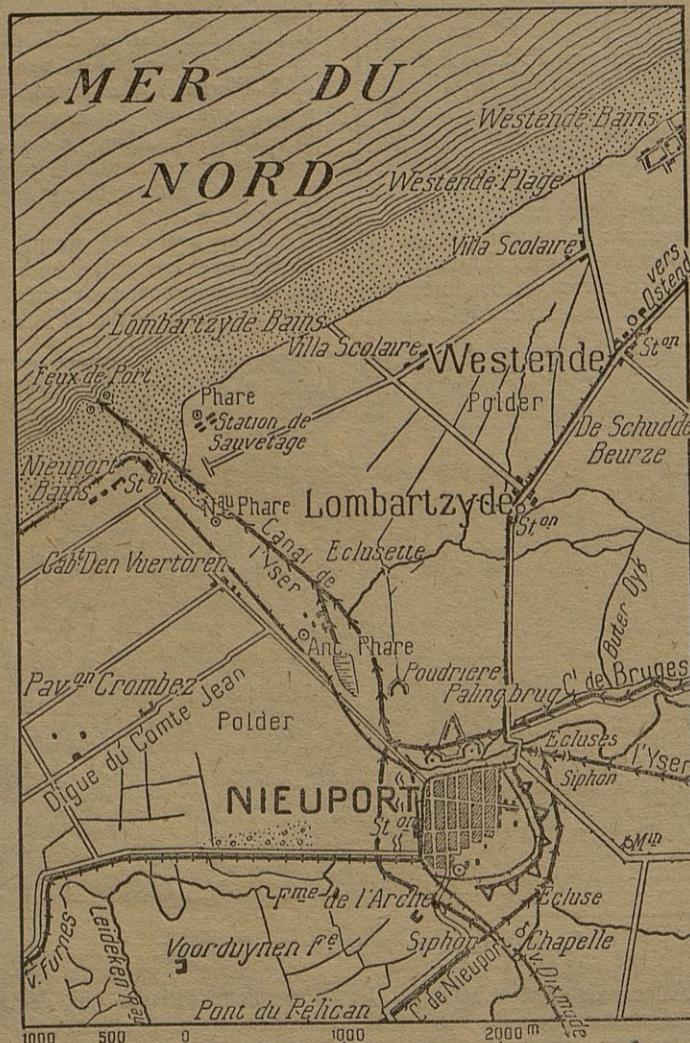
Parfois, sous un coup de soleil, un groupe de spahis abrités derrière une dune composait un Delacroix ou un Fromentin. Mais quelle désolation ! Et comme par cet âpre et pluvieux hiver qui commençait on sentait l'exceptionnelle difficulté de la lutte dans ce pays où la nature, rendue à elle-même, semblait être devenue violemment hostile à tout ce qui est humain ! Nieuport-Bains, la petite station balnéaire qui naguère étais ses villas le long de la mer à trois kilomètres de la ville, n'était plus qu'un amas de décombres ; devant nous coulait l'Yser,

dont l'estuaire, large d'une trentaine de mètres à marée basse, devient assez important à marée haute pour former un sérieux obstacle entre la rive droite et la rive gauche, puis, par delà, c'étaient les sables de la grande dune et, un peu plus loin, dans les terres, les ruines de Lombaertzyde où se trouvaient nos tranchées.

Depuis ce temps, l'aspect des cantonnements a bien changé et lors de ma dernière visite on ne voyait plus rien de semblable ; les brillants costumes des spahis ont disparu du front occidental et les « demoiselles au pompon rouge » ont reçu une autre affectation ; mais la désolation, l'hostilité du paysage sont demeurées les mêmes et la garde est toujours aussi difficile et aussi meurtrière aux rives de l'Yser.

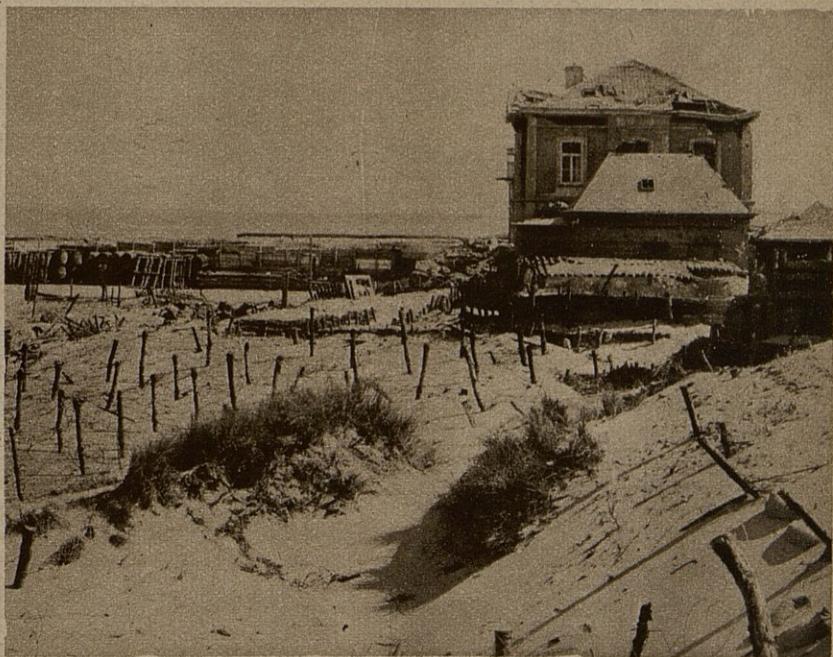
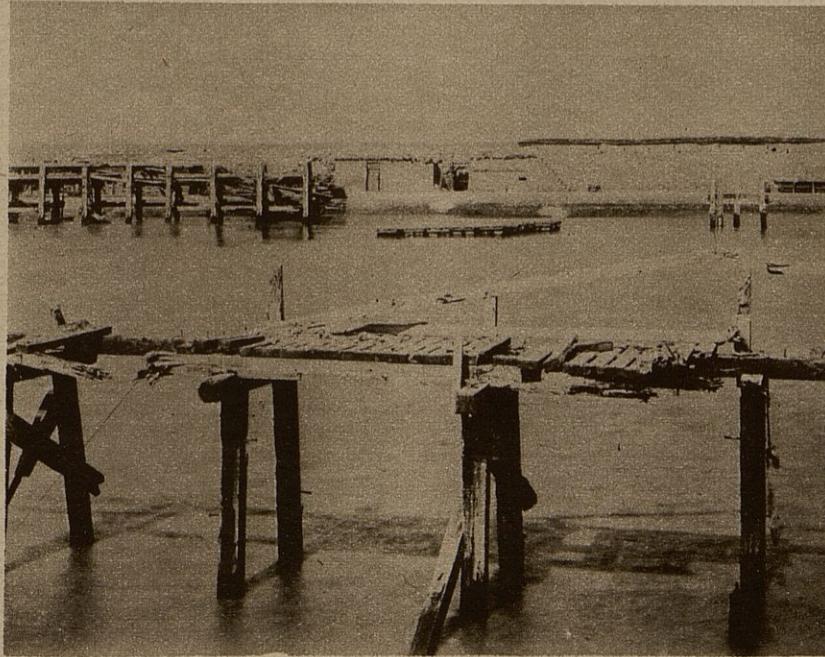
Profitant de la relève qui venait d'être faite par les Anglais, qui ne connaissaient pas le terrain, les Boches ont quelque peu progressé ces jours derniers dans le secteur des dunes. Par un coup de surprise ils se sont emparés des postes et des tranchées situés sur la rive droite de l'Yser. Ce n'est qu'un avantage tout local et certainement éphémère, car nos alliés n'ont pas l'habitude de rester sur un échec, si léger soit-il ; la garde du petit fleuve flamand n'a pas été compromise un seul instant. Mais cette offensive, dont tout indique le caractère préventif, a trahi la crainte du kronprinz de Bavière de voir les alliés tenter une attaque de grand style vers Ostende et Zeebrugge. Il suffirait en effet d'une avance de quelques kilomètres le long de la route qui longe la mer pour rendre absolument intenable aux Allemands ce véritable repaire de pirates d'où partent la plupart de leurs sous-marins. Zeebrugge pris ou détruit, c'est le fiasco définitif, incontestable de la guerre sous-marine ; c'est le coup le plus grave que nous puissions porter à ces masses germaniques qui, dans leur détresse, se sont raccrochées à cet unique espoir : affamer l'Angleterre en lui coulant tous ses navires.

L. DUMONT-WILDERN.



LA RÉGION DE NIEUPORT À LA MER

NIEUPORT-BAINS ET LES DÉFENSES DES DUNES



Un récent coup de main a permis aux Allemands d'occuper la rive droite de l'Yser, en face des ruines de Nieuport-Bains. Dans les dunes qui dominent la côte, les lignes avancées des troupes britanniques sont marquées par des barbelages plantés en plein sable ; c'est là qu'ont été prises les photographies du haut de la page. Celle du milieu, prise dans les ruines de la coquette petite ville, témoigne de l'acharnement que les Boches ont mis à la détruire. En bas ce sont, à gauche, le chenal ; à droite, la "Maison du Marin".

LA TROISIÈME ANNÉE DE GUERRE

1916 - 1917

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Nous voici au seuil de la quatrième année de guerre. Celle qui se termine, la troisième, aura été l'éconde en événements militaires de toutes sortes. Elle aura vu surtout se produire des complications générales parmi les peuples, complications qui sont en train de bouleverser le monde entier.

Comme si les armées en présence n'étaient pas encore assez nombreuses sur l'ancien continent pour se livrer bataille, on a vu le nouveau monde entrer dans la lutte et apporter ses millions d'hommes qui vont prendre part aux combats. Les trois quarts des peuples qui habitent notre planète sont actuellement en état de guerre, et le conflit européen est devenu un conflit mondial.

Il serait difficile, dans l'examen des faits purement militaires qui se sont déroulés durant cette troisième année de guerre, de ne point tenir compte du bouleversement apporté par la révolution de Russie, par l'abdication forcée du roi de Grèce, par l'entrée en guerre du peuple américain ; aussi le graphique ci-dessous, établi purement pour les faits militaires éculés durant cette troisième année de guerre, a dû être corrigé ; on a dû faire entrer en ligne ces événements généraux qui influent sur les opérations de guerre. (1).

FRONT OCCIDENTAL

Ce front reste toujours la partie la plus importante pour les faits de guerre. Les effectifs engagés dans les batailles et les conséquences que peuvent avoir les combats livrés sont de beaucoup les plus intéressants. C'est du reste le point sur lequel la lutte sera la plus chaude et où chacun des adversaires fera le plus gros effort.

L'Allemagne a massé 138 divisions actives, de réserve, de landsturm ; elle en appellera 16 autres, au cours des opérations du printemps 1917. Elle aura un moment (juin 1917) plus de 155 divisions sur le front occidental, et ce seront ses meilleures troupes. Avec ce chiffre fabuleux d'infanterie elle accumulera un nombre prodigieux de pièces d'artillerie et d'engins nouveaux. Une ligne hérissée de défenses ira de la mer du Nord aux Vosges et, sur plus de 600 kilomètres d'étendue, il y aura une série non interrompue de tranchées, de fortins, de caponnières blindées, de redoutes, de places et positions fortifiées.

En face, les armées alliées ont réparti entre elles les secteurs d'attaque : au nord, sur une étroite bande, s'étend l'armée belge, gardant le secteur de l'Yser qu'elle a si brillamment conservé depuis trois années. L'armée britannique occupe tout le pays en Belgique, en Picardie, en Artois, jusque sur la Somme, en face de Saint-Quentin. Enfin l'armée française défend la longue ligne de l'Aisne, de la Champagne, de la Meuse, de la Lorraine et des Vosges.

Il y a plus de quatre millions de poitrines humaines dressées devant l'envahisseur, et non seulement il s'est trouvé arrêté dans sa marche, mais chaque jour il est refoulé vers l'est, vers son pays, qui un jour subira, lui aussi, espérons-le, les angoisses de l'invasion.

En août 1916, l'offensive des armées alliées se continue sur la Somme. Au nord de ce cours d'eau, les armées britanniques gagnent constamment du terrain, vers Bapaume et sur la rivière l'Ancre. Leurs lignes se développent en une large courbe qui s'étend entre les routes Albert-Bapaume et Bapaume-Péronne.

Au sud de la Somme, c'est l'armée française qui s'est avancée au nord de Péronne, vers Bouchavesnes, puis qui a atteint les environs de Chaulnes. La grande ligne des attaques alliées se développe donc sur tout un front circulaire, de l'Ancre à la voie ferrée Amiens-la Fère. Six armées alliées réunies font sur cet endroit une pression formidable ; de part et d'autre, il y a plus d'un demi-million de combattants engagés.

Cette pression se continuera en août, en septembre et en octobre 1916. Elle créera un véritable danger pour les armées ennemis, danger si pressant que le commandement allemand sera amené à modifier sa ligne de défense, à raccourcir son front, à transformer les sinuosités de ses réseaux en adoptant enfin une longue ligne droite de résistance, s'étendant des environs de Lens à Berry-au-Bac. C'est la création de la fameuse ligne dénommée « ligne Hindenburg ».

Dès le printemps 1917, l'ennemi, craignant l'attaque des alliés sur le front

occidental, se repliera donc en arrière, sur des positions étudiées et fortifiées à l'avance et s'établira sur cette ligne.

La retraite allemande s'opérera en mars 1917 ; elle libérera une notable partie du sol français envahi.

Les armées alliées ont suivi l'ennemi dans sa retraite et le harcèlent durant mars et avril.

Au nord, les armées britanniques remportent de véritables succès ; elles s'emparent de toute la crête de Vimy, occupent Liévin (14 avril). Enfin, en juin, les opérations s'étendent jusqu'au pays de Flandre, où la prise du saillant de Messines par les Anglais vient modifier considérablement la situation militaire en Belgique.

De leur côté, les armées françaises n'ont pas été inférieures à leurs alliées ; elles ont poussé l'attaque jusqu'aux portes de Saint-Quentin, de la Fère et sur le long chemin des Dames et le plateau de Craonne. Les offensives se renouvellent au 16 avril, au 5 mai, au 20 mai, au 30 juin et tout le mois de juillet. On cherche à enlever à l'ennemi cette barrière qui se dresse comme une défense de ses positions de repli sous Laon. L'offensive française se prolonge même vers l'est, gagnant Berry-au-Bac, Loivre, Berméricourt et englobant le massif de Moronvilliers.

La possession de la crête du chemin des Dames prend une importance d'autant plus grande qu'elle permet le commandement sur les terrains environnans et que des plateaux du Panthéon, de la Royère, de Froidmont, on domine le cours de l'Ailette et l'on a des vues sur toute la vallée. Aussi les contre-attaques allemandes seront-elles nombreuses et des plus tenaces durant les mois de juin et juillet ; elles auront comme but la reprise de cette ligne de faîte conquise par nous.

N'oublions pas que dans le courant de 1916, en fin d'année, alors que la longue bataille de la Somme se terminait, une attaque hardie sur le front de Verdun fut déclenchée par la 2^e armée française qui, le 24 octobre, prenait l'offensive dans ce secteur ; elle enlevait en un jour les terrains perdus après trois mois de lutte et reconquiert les forts de Douaumont et de Vaux.

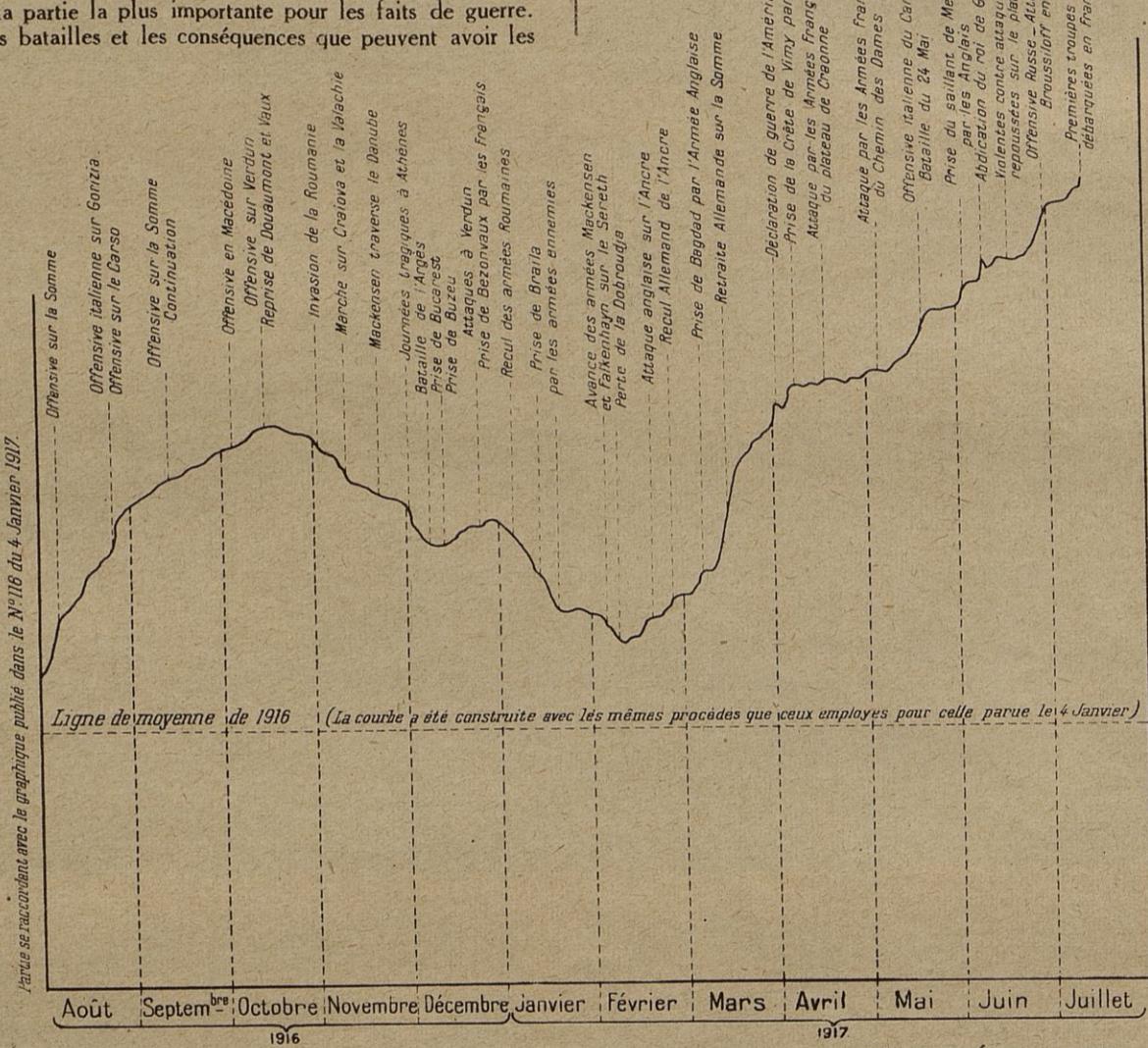
Ainsi, durant cette troisième année de guerre, les armées alliées ont affirmé au plus haut point leur vitalité sur le front occidental. L'initiative des offensives diverses avait passé dans leur camp. Nos troupes imposaient leur volonté à l'adversaire ; la puissance morale prenait une valeur particulière du côté des alliés qui sentaient leur force croître à mesure que chez l'ennemi tombait la confiance dans le succès.

FRONT RUSSE ET FRONT ROUMAIN

Sur le front russe, le gros hiver 1916-1917 n'avait pas permis aux opérations militaires de se développer ; mais, chose très grave, dès le printemps 1917, des symptômes de révolution intérieure apparaissaient dans le pays. Déjà en janvier, les agissements de la masse du peuple semblent faire prévoir cette révolution. Le gouvernement, comme la cour de Russie, ne paraît pas se douter du danger ; alors, coup sur coup, les événements se succèdent avec une foudroyante rapidité. C'est d'abord l'abdication du tsar (16 mars), la création d'un gouvernement provisoire (avril), la marche de la révolution victorieuse que veut contenir et endiguer le gouvernement provisoire, la lutte des éléments extrémistes, la désorganisation et la désagrégation des armées, la désertion des soldats sur le front, l'arrêt net des opérations militaires.

L'armée allemande a profité de cet état de choses. Tranquille sur le front oriental, elle a pu faire face aux attaques sur le front occidental, en renforçant ce dernier par des éléments prélevés sur le front russe.

Le gouvernement allemand essaye alors par tous les moyens d'entrer en relation avec le nouveau gouvernement russe ; des offres de paix séparée sont faites ; on espère détacher de l'alliance la nation russe.



(1) Ce graphique a été établi sur les mêmes données que celui que le *Pays de France* a publié dans le n° 116 du 4 janvier 1917 : il lui fait suite.

Le sentiment de l'honneur et de loyauté triomphe chez nos alliés : l'admirable énergie des chefs du gouvernement russe, d'un Kerensky, et le courage d'un Broussiloff ramènent l'armée dans sa voie normale. La reprise des hostilités est décidée ; elle débute par une attaque magistrale menée en Galicie. Dans la direction de Brzezany, sur la Zlota-Lipa, vers Koniuchy, les troupes russes attaquent le 1^{er} juillet ; elles forcent la ligne ennemie et font près de 17.000 prisonniers. Le 9 juillet, plus au sud, dans la région de Stanislau, elles bousculent les forces austro-hongroises et capturent plus de 7.000 prisonniers valides ; la marche du général Korniloff se précise dans la direction de Stryi. Les villes de Halicz, sur le Dniester, de Kalusz, sur la Lomnitz sont déjà au pouvoir des Russes. C'était la rupture des lignes austro-hongroises, la menace directe d'enveloppement de l'armée du général Boehm-Ermolli sur la Zlota-Lipa et la marche sur Lemberg. Malheureusement les événements des derniers jours du mois de juillet ont réduit à néant toutes ces magnifiques espérances.

La campagne de Roumanie n'a pas été favorable aux alliés. Envahie par les armées de Falkenhayn qui ont franchi les Alpes de Transylvanie le 1^{er} octobre 1916, la Valachie a encore été attaquée par l'armée Mackensen qui, en novembre, traverse le Danube et marche sur Bucarest. La grande bataille de l'Arges, livrée durant 3 jours sur les bords de cette rivière, est perdue par la défection de tout un corps roumain. Les armées du roi Ferdinand vont alors battre en retraite sur tout le front et, recueillies par l'armée russe à la fin de 1916, elles viennent se reformer sur le Sereth, qui marque l'avance extrême des armées envahissantes. De Focșani à Galatz, la ligne s'établit et les opérations militaires s'arrêtent sur ce front après la prise de Brăila (7 janvier 1917). Elles resteront stationnaires durant 1917, par suite du manque d'appui de l'armée russe, dont l'activité a été arrêtée à la suite de la révolution intérieure du pays.

FRONT ITALIEN

Les deux grandes offensives italiennes sur l'Isonzo ont été les faits les plus marquants durant la troisième année de guerre sur le front italien.

La première, déclenchée en août 1916 sur Gorizia, aboutit à la prise de cette ville et à l'occupation de la rive gauche de l'Isonzo ; elle répondait à l'attaque austro-hongroise sur le Trentin, qui venait d'échouer.

La seconde, menée sur le Carso en mai 1917, amena les troupes italiennes sur le plateau rocheux qui domine au nord-ouest Trieste et la péninsule de l'Istrie. L'avance dans ces pays montagneux est excessivement difficile et la défense possède d'incontestables avantages sur l'attaque. Malgré cette situation particulière, les armées italiennes, durant cette troisième année de guerre, ont montré beaucoup d'ardeur et de cran dans les attaques. Toute la frontière italienne a été protégée, et l'ennemi austro-hongrois, qui avait un instant pénétré dans la haute Vénétie et occupé le plateau d'Asiago, a été rejeté sur la haute Brenta et le Trentin, tandis que les armées de Cadorna remportaient de sérieux succès sur l'Isonzo.

L'avance italienne dans cette partie du champ de bataille est une menace directe sur Trieste et c'est pour conjurer ce désastre que les soldats austro-hongrois luttent si opiniâtrement sur le Carso, profitant de ce terrain qui présente une défense particulièrement exceptionnelle.

FRONT D'ORIENT

En Macédoine, la situation militaire s'est modifiée. Un instant même on put penser que les opérations allaient se développer et que de ce côté l'espoir qu'on avait fondé dans la coopération des armées de Salonique se réaliseraient.

Vers l'ouest, dans la vallée de la Cerna l'aile gauche des alliés a progressé ; elle a rejeté de Florina l'armée bulgare, elle l'a refoulée sur Monastir. Le 19 novembre, les alliés entrent dans la capitale de la Macédoine. Sur les bords du lac Prespa, la jonction des détachements italiens venus d'Épire s'opère avec les troupes alliées. La ligne continue s'étend des bords de l'Adriatique (Valona) aux bords de la mer Egée (Orfano). Ces succès pouvaient être gros de conséquences et la nouvelle offensive permettait d'espérer une marche rapide vers le nord et la libération d'une notable partie de la Serbie. Malheureusement, les opérations militaires ont été entreprises tardivement et, dans ce pays où l'hiver est très rigoureux et où les routes sont rares, il n'est pas permis d'espérer mener à bien une campagne à travers des terrains si mouvementés que pas un seul convoi ne saurait être engagé avant de procéder à des travaux préliminaires de construction de lignes ferrées ou de routes. Les opérations, commencées en septembre, sont vouées fatallement à un arrêt immédiat dès que la neige, qui fait son apparition en novembre sur les pics élevés de 2.200 mètres, obstrue tous les sentiers et arrête toutes les communications.

La situation générale, du reste, ne prêtait pas un appui pour la conduite des opérations. En effet l'armée de Salonique se trouvait en danger constant du fait des dispositions malveillantes du gou-

vernemment grec. Malgré les promesses réitérées de ce dernier, les alliés n'obtenaient sur leur base d'opérations aucune sécurité pour leurs armées établies en Macédoine. Bien plus, les journées tragiques d'Athènes (1^{er}, 2, 3 décembre 1916) où les troupes alliées débarquées furent fusillées par les réservistes grecs, ont démontré suffisamment l'insécurité de notre situation. L'ultimatum envoyé à la Grèce le 10 janvier n'était qu'une mesure de laquelle on ne pouvait attendre des résultats immédiats. Le gouvernement grec avait pu changer de ministres, les idées restaient toujours les mêmes, et la toute-puissance du roi, dont les liens de parenté avec le kaiser donnent l'explication logique de la situation, nous était toujours hostile. Nous devions en arriver à demander l'abdication de ce monarque.

Le 12 juin 1917, le roi Constantin abdiqua en faveur d'un de ses fils, qui est nommé roi sous le nom d'Alexandre. Venizelos est rappelé à Athènes, le gouvernement provisoire grec de Salonique fusionne avec celui d'Athènes ; dès lors l'unité de la Grèce semble se refaire et la situation des alliés devient prépondérante. Les derniers événements de Grèce ouvrent une ère nouvelle et pleine d'espérances pour les opérations futures des alliés dans la presqu'île balkanique.

Durant la troisième année de guerre, les événements militaires qui se sont développés en Turquie d'Asie n'ont pas pris l'importance ni l'intérêt de ceux de 1915 et surtout de 1916. En Arménie, les fronts ne se sont pas modifiés.

En Mésopotamie, l'armée anglaise vengeait l'échec de Kut-el-Amara, s'emparait de Bagdad et refoulait les Turcs au nord de Samara. Un moment la jonction s'était même opérée entre les forces britanniques et l'armée russe de Perse.

Sur le littoral méditerranéen, l'armée anglaise s'est avancée jusqu'aux portes de Gaza ; les troupes turques, battues, ont dû reculer en Palestine. Par suite, toute préoccupation au sujet du canal de Suez doit être écartée et, sur ce front des armées alliées, la sécurité de l'Egypte est complètement assurée.

CONCLUSION

La troisième année de guerre, après des événements divers et nombreux, dont les résultats s'affirmaient dans le succès tantôt de l'un tantôt de l'autre adversaire, événements qui devaient se produire inévitablement sur un front de combat aussi étendu que celui sur lequel luttent les puissances alliées, après une période douloureuse pour nous (envahissement de la Roumanie), après des moments critiques (révolution russe), après des semaines sanglantes (massacres d'Athènes), se termine dans une envolée de jours heureux.

L'examen de la courbe du graphique représentant les opérations militaires montre assez nettement qu'aux heures d'angoisse succède actuellement une période qui promet tous les espoirs.

Et comment en serait-il autrement ? Malgré la note pessimiste d'une catégorie de gens qui voient toujours en noir toutes les situations, malgré les mots de paix lancés trop à la légère et sans savoir ce que vaudrait actuellement une telle paix, malgré des moments forcés d'inquiétude, mais qui ne pouvaient être des moments

de découragement, l'aurore des beaux jours n'apparaît-elle pas déjà à l'horizon ? Le succès n'est-il pas évident ? La victoire sûre et certaine ?

Est-ce que le sourd grondement qui s'entend actuellement dans tout l'empire germanique, qui a forcé le kaiser à modifier son gouvernement, qui le forcera à abandonner ses droits d'autocrate, n'est pas un indice de faiblesse de nos ennemis ?

Mais regardons : Sur le sol de France, l'ennemi, pressé et martelé, est obligé de reculer ; sa retraite est amorcée ; derrière lui se dressent les quatre millions de combattants anglais et français qui surveillent tous ses mouvements et épient toutes ses fautes.

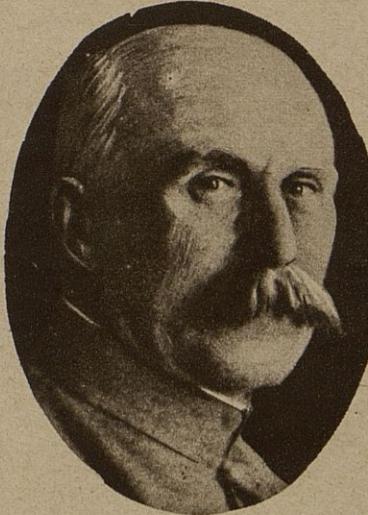
L'Italie tient en échec les armées austro-hongroises sur le Carso, menace de percer les lignes ennemis de défense et de s'avancer sur Trieste.

Dans la péninsule des Balkans, la Grèce, affranchie et libérée, a rétabli son gouvernement national ; elle réforme son armée, qui brûle du désir de s'unir à l'armée de Salonique, pour reconquérir son honneur un instant obscurci et exécuter ses traités anciens.

Malheureusement un point noir vient de surgir brusquement : les menées allemandes ont provoqué à Petrograd des désordres qui ont eu leur répercussion sur le front. En Galicie, des régiments russes n'ont pas fait leur devoir : l'ennemi a profité de cette faiblesse pour porter des coups répétés aux armées jusqu'ici victorieuses : celles-ci ont été obligées de reculer, abandonnant une partie du terrain conquis.

Défaillance, espérons-le, passagère ; l'énergie de Kerensky, l'appel du Soviet, la maîtrise des Broussiloff et des Korniloff rétabliront la situation.

Tournons surtout nos regards vers l'Occident : au-delà de l'Atlantique un peuple puissant et riche est entré dans la lutte : ses troupes jeunes, hardies, admirablement outillées, arrivent chaque jour sur nos rivages. La bannière étoilée qui flotte au-dessus d'elles nous apporte dans ses plis l'espérance, la certitude de la prochaine victoire.



Général PÉTAIN
commandant en chef.



Général FAYOLLE

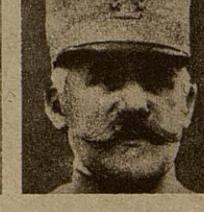
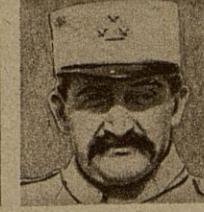


Général FRANCHET D'ESPEREY



Général DE CASTELNAU

LES COMMANDANTS D'ARMÉE



GENÉRAUX : Anthoine, Guillaumat, Humbert, Gouraud, Micheler, Maistre, de Boissady, Gérard, Duchêne.

LA BATAILLE SUR LE PLATEAU DE CRAONNE



L'arme en joue, nos poilus sont prêts à recevoir la contre-attaque boche.



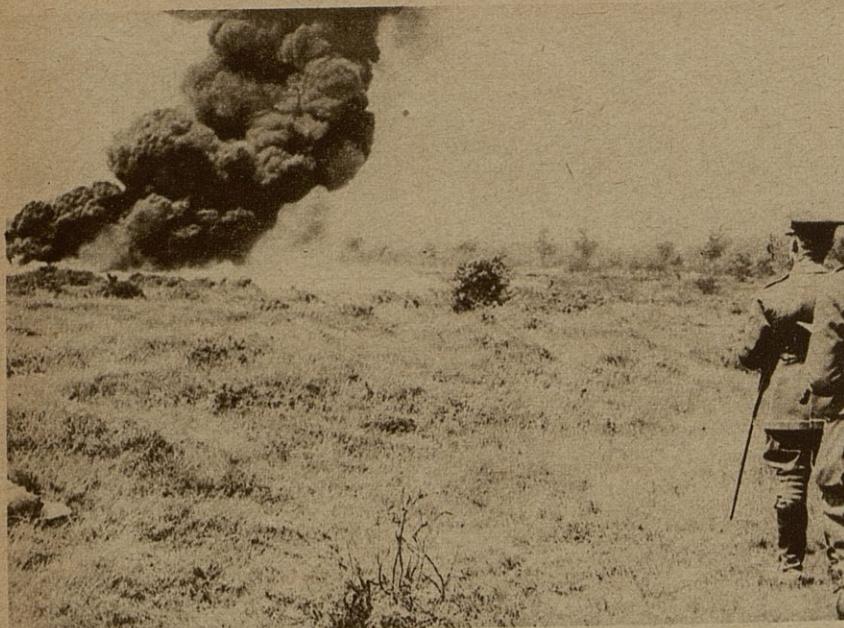
Prise sous le feu, en pleine action, cette photographie fixe un épisode de la bataille acharnée qui se livre depuis plusieurs jours sur les plateaux des Casemates et de Californie, au nord-ouest de Craonne. La possession de ces deux plateaux rend maître d'un grand secteur du Chemin des Dames. Les Boches font pour les reprendre des efforts désespérés. Au cours des combats qui se livrent là, cette tranchée vient d'être enlevée par nos poilus; ils s'y mettent aussitôt sur la défensive pour parer à la contre-attaque qu'ils voient venir.

UNE PIÈCE DE NOTRE ARTILLERIE LOURDE EN ACTION

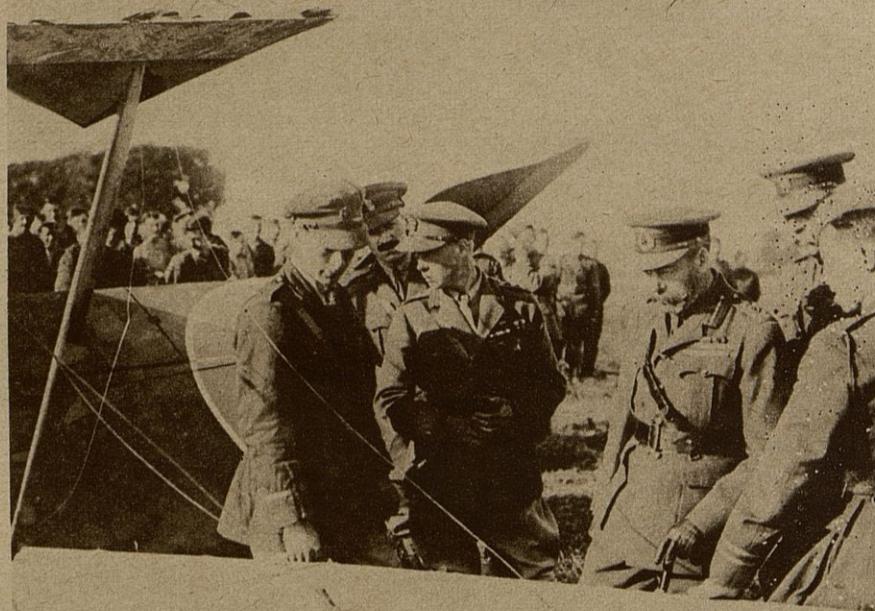


Aussi solidement que soient construits les abris bétonnés, les tranchées et autres ouvrages derrière lesquels les Allemands se tiennent encore accrochés à notre sol, ils sont voués à une destruction certaine si un repérage suffisamment exact permet de les attaquer au moyen de l'artillerie lourde, dont nos armées sont largement pourvues. Voici une des nos pièces de 320 en action, au moment où en sort son monstrueux projectile. Ces pièces sont mobiles sur affût-truck ; leur mise en batterie est très prompte ; la vue de cette photographie suffit pour donner l'idée des ravages que peut causer une semblable pièce.

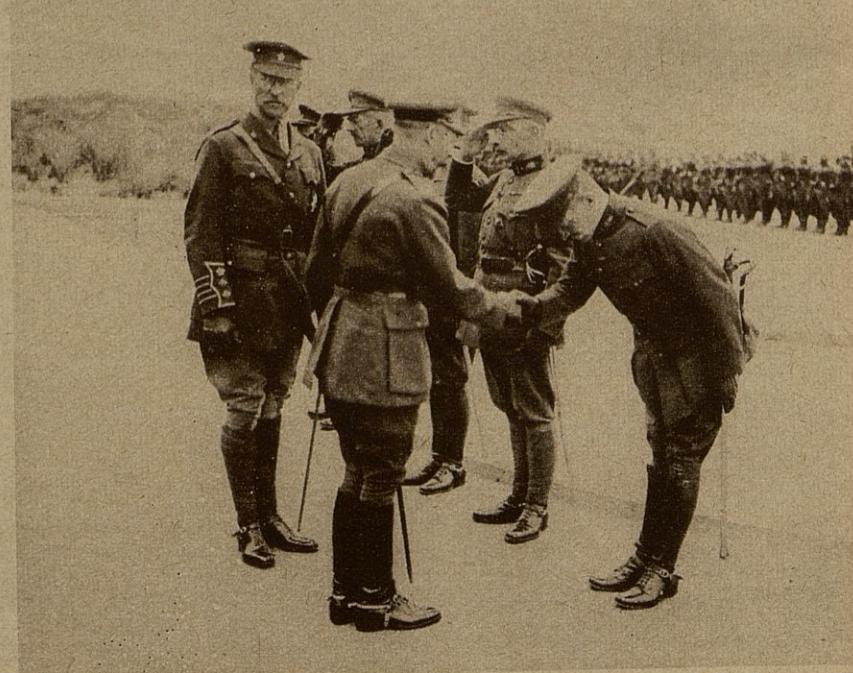
LE ROI D'ANGLETERRE VISITE LE FRONT BRITANNIQUE



Les Boches nous ont obligés à employer pour notre défense les procédés inhumains que, les premiers, ils ont mis en œuvre contre nous et nos alliés. L'emploi des liquides enflammés est de ce nombre. Ils ont cru s'assurer par leur usage une certaine supériorité mais ils ont dû reconnaître que les alliés sont devenus, à cet égard comme à d'autres, aussi forts qu'eux. Ils nous voient avec stupeur employer aujourd'hui des engins, des substances à l'emploi desquels ils s'exerçaient depuis de longues années, sachant que nous n'en soupçonnions même pas l'application à la guerre, et comptant que notre naïveté nous empêcherait toujours de les adopter. Le roi d'Angleterre a voulu assister, sur le front, à une émission de liquides enflammés. Il a pu voir les flammes s'étendre sur le sol en une large nappe d'où se dégagent une masse de fumées opaques.



George V parcourt les lignes avancées avec le souci de tout voir : aucun épisode de la guerre ne lui échappe pendant son séjour sur le front. Le voici, avec son fils, assistant au bombardement d'une position ennemie par des mortiers de tranchée. Le prince de Galles, en avant, observe lui aussi, avec attention, les effets du bombardement. Dans le médaillon, le roi, ayant le prince de Galles à sa droite, examine un avion qui gît sur le sol, criblé de glorieuses blessures reçues au cours d'un récent combat aérien. Les combats entre escadrilles sont presque quotidiens sur ce front. Nos alliés les recherchent et s'y comportent avec cette froide intrépidité qui caractérise leur race. Les Boches y ont rarement le dessus. Des officiers donnent au roi des explications sur les péripeties de la lutte dont l'appareil britannique est sorti mutilé mais vainqueur.



Pour la quatrième fois le roi George V est venu, en juillet, visiter sur le front les troupes britanniques, dans les rangs desquelles son fils, le prince de Galles, qui l'accompagnait, fait bravement son service comme officier. A gauche, le roi, parcourant la région de Wytschaete suit, sur une carte que tient le général Plumer, les explications sur les combats dont la crête de Messines a été le théâtre. Le roi a visité également les lignes françaises et belges. Le voici, à droite, recevant des officiers que lui présente le roi Albert.

LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

IV LE DEVOIR

Au moment où Jean Le Blanc allait rentrer à bord, le capitaine Mocque apparut à l'autre bout de l'étroite passerelle qui reliait le *Barbarin* à la terre. Le matelot fit demi-tour, se rangea sur le quai pour attendre son chef à débarquer. Mais il prit une contenance si gauche et ramassée que l'attention du capitaine fut éveillée.

Quand il parvint devant lui, Jean salua respectueusement de la main droite, comme les règlements l'ordonnent, en même temps qu'il se contorsionnait pour allonger la main gauche, le petit doigt sur la couture du pantalon. Le capitaine Mocque tirait la jambe, à cause de « ses chiens qui le mordaient » selon l'expression dont il désignait les rhumatismes. Il s'arrêta net devant le matelot, le corps pesant sur sa canne, et il le scruta de ses prunelles agiles.

Jean prit son grand air innocent, le visage bouffi, les yeux ronds, le front vague sous le béret à pompon rouge, qu'il porte horizontal sur son crâne massif et tondu. Le capitaine esquissa une grimace derrière sa moustache couleur de foin, puis il interrogea :

— As-tu reçu un colis de ta femme ?

Jean crut devoir affecter un rire niaud.

— J'ai point d'femme, dit-il, j'ai qu'*Marie-Ange* !

— Ta promise ? fit le capitaine. Est-ce elle qui a si bien garni ta vareuse ?

En même temps il désignait la hanche du matelot où pointait une bosse insolite. Jean devint cramoisi et demeura la bouche ouverte.

— Allons, reprit Mocque qui commençait à rire, c'est au moins de la fraude que tu caches ainsi, montre voir ?

Le matelot obéit, tremblant, la sueur aux tempes. Lentement il tira de sa vareuse une bouteille dont apparaît d'abord le goulot argenté puis l'étiquette bleue. Le capitaine s'était redressé, ses paupières ordinairement plissées s'ouvraient, son œil émerveillé flambait.

— Ah ! le farceur ! cria-t-il, du pernod ! il a du pernod !

Jean Le Blanc courbait la tête dans l'attente des pires sévices. Mais le capitaine empoigna la bouteille et, redevenu subitement ingambe, il regagna au trot sa cabine en bougonnant :

— Ces sales Bretons ! plus moyen de les tenir dès qu'ils sont à terre !

L'accueil de l'équipage fut plutôt frais quand Jean avoua la confiscation. Jégou et Lemeur avaient risqué leurs économies dans l'achat de l'absinthe et le canonier Melgorne avait emprunté vingt sous pour grossir la masse. La déception se traduisit par un flot d'injures si blessantes que Jean, pour venger son honneur, jura d'apporter le soir même une autre bouteille.

Sûr de se réhabiliter, il attendit la nuit avec tranquillité, fumant et crachant dans cet état de veille somnolente propre aux maritimes. L'eau du port, au-dessous de lui, remuait des pellicules grasses aux reflets d'arc-en-ciel. Des grues soufflaient une vapeur fade sur les quais, où les ballots de pâte de bois s'amoncelaient en constructions cyclopéennes. Une équipe de prisonniers piquait à grand tapage la coque l'épreuve d'un trois-mâts franc. Des mouettes planaient dans le ciel d'or.

Mais le destin, une fois encore, fut contraire à Jean Le Blanc. Au coucher du soleil, le capitaine rentra et fit relever la passerelle. Un quart d'heure plus tard, le *Barbarin* larguait ses amarres. Tout en hâtant une aventure, Jean remâchait sa malchance :

— Ah ! mince, j'suis vert !

Et, à force de ruminer dans sa tête, il prêta au capitaine Mocque d'obscures machinations contre lui. Sa simplicité ne pouvait concevoir le hasard, maître des hommes, que sous une forme concrète, agissante. Il se sentait maintenant deviné, guetté par son chef. Un ferment de rébellion peu à peu levait en lui. Il croyait la justice lésée par le rapt du pernod et il répétait obstinément à Jégou, entre deux coups de faubert :

— Pourquoi qu'i m'a pris, dis, ma bouteille ! C'est il juste ?

Dans le poste, Melgorne calculait sur ses doigts combien il faudrait de temps à Jean Le Blanc, avec ses trente centimes de matelot breveté de troisième classe,

pour indemniser les camarades. Sur la passerelle, le capitaine tournait et, par intervalle, faisait une courte visite à sa cabine. Quand il descendit pour voir si tout était à l'ordre, au moment où le chalutier prenait la mer, l'équipage l'entendit fredonner *Les filles de la Rochelle*, qui était sa chanson de bonne humeur :

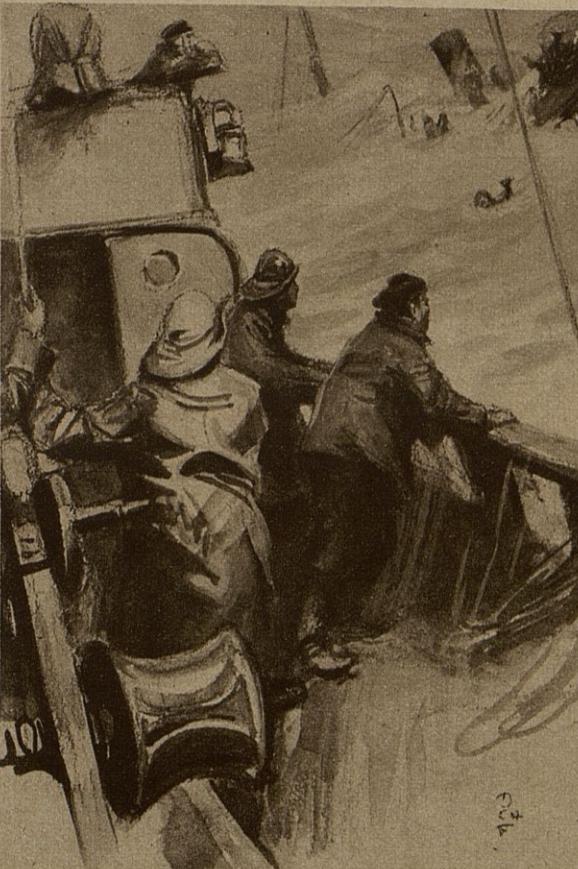
Entends-tu le coucou, ma Lisette,
Entends-tu le coucou !

Or le *Barbarin* s'enfonçait dans la nuit mouvante et pleine d'embûches et pas un de ces hommes n'y songeait. Des bouchons de brume accoururent soudain du large avec les premières ténèbres. Un vent, qui laissait une rosée froide sur son passage, enveloppa le petit navire, et la houle se creusa sous ses flancs. Lemeur consulta le baromètre et annonça, en prenant le quart, que « le sorcier baissait ».

On ralliait Ouessant par ordre, en même temps qu'un grand nombre de patrouilleurs. Un sous-marin opérait dans les eaux de l'île, contre les charbonniers, dont il avait envoyé déjà une douzaine par le fond. Des sans-fil mobilisaient une flottille au mouillage d'Ouessant-Stiff, méthode administrative que le capitaine Mocque condamnait.

— Quand on arrive, disait-il, le renard est toujours dégité ! Qu'on nous fiche la paix et qu'on laisse fouiner chacun à sa guise !

Vers dix heures, le vent sauta au sud-ouest, força :



une pluie légère restreignit la vue. Le *Barbarin* se trouvait alors par le travers de Kermorvan, dans le champ mortel des récifs du Four. Le capitaine sortit sur la passerelle, flaira la nuit, fit la moue. Sa décision était prise. Il renonçait à chercher les accores d'Ouessant par le passage de la Helle, pour suivre le grand chenal vers le nord, tandis qu'il distinguait encore les feux.

— Demain, il fera jour, grommela-t-il.

Et, sans plus de soucis, il s'alla coucher.

A la relève de minuit, le mauvais temps tourna en bousrasque. Jean prit le quart avec son ciré et ses bottes. Il fallait se tenir aux rambardes pour ne pas s'affaler sur le pont qui oscillait comme une balançoire.

Le vent creusait la mer à contre-courant, soulevant des lames énormes dont l'éclair phosphorescent blanchissait les ténèbres pâtières autour du chalutier. Partout c'était le noir grouillant, hostile, le mystère effrayant de l'inconnu. Les paquets de mer tombés sur les flancs du navire régulaient par-dessus le pont, avec un bruit strident. La machine rauquait par grands à-coups. La petite lueur de la chambre de veille, où l'aimant précieux guidait les timoniers, vacillait dans la tourmente obscure, comme une âme en peine dans l'éternité.

Jusqu'au matin, les hommes, depuis longtemps soumis aux volontés de l'océan, souffrirent le grain avec patience. Les uns supputaient les chances d'embellie ; les autres, enfermés dans le silence, avaient l'air de dormir tout éveillés. Jean revint plusieurs fois sur l'affaire de l'absinthe qui lui tenait à cœur, et maintenant son antenne s'achevait en menace. Après avoir radoté :

— Pourquoi qu'i m'a pris, dis, ma bouteille ! C'est il juste ?

Il jurait contre le capitaine et promettait des révoltes :

— Qu'il y vienne me d'mander quelque chose !

Au moment où l'aube parut au ras de l'horizon, mince bande de lavis grisâtre, le télégraphe appela au secours. Singulièrement troublant ce zézaiement pointu qui vous chante à l'oreille, comme une confidence, l'agonie lointaine des hommes ! La détresse, cette fois, était proche. Eventré par une mine, un navire sombrait à deux milles dans l'ouest. Le capitaine fit modifier la route et, à tout hasard, forcer de vitesse.

Le vent mollissait mais la mer demeurait grosse. Un sauvetage dans le grand sillon baveux des houles était périlleux, sinon impossible. Le jour s'étendait lentement, comme une crue d'eau boueuse. Une charpie de nuages volait sous le ciel. Soudain, la voix de Jean résonna :

— L'épave ! droit devant nous !

Tous les yeux se tendirent et l'on vit, à quelques cents mètres, une chose noire, fumeuse, aux trois quarts submergée. Le *Barbarin* approchait rapidement, découvrant des détails à chaque enlevée de tangage. L'équipage était silencieux, massé sur le gaillard d'avant, en dépit des embruns qui cisaient le visage. Le capitaine regardait le navire naufragé sur quoi les vagues se ruaien. Des espars, des débris de toutes espèces s'entrechoquaient à l'entour. Pas une chaloupe n'avait dû résister. Un amas de corps grouillait furieusement sur la passerelle qui émergeait encore. Le capitaine Mocque fit le tour de l'agonisant, puis brusquement il se décida :

— Garçons ! crie-t-il, qui veut y aller ?

Jean, le mécontent, fut le premier à répondre et tous les hommes coururent avec lui aux embarcations. Le *Barbarin* se tint sous le vent de l'épave, le plus près possible. Une vague apporta un nageur à quelques brasses, mais au moment où on allait lui lancer un filin, il fut assommé par un madrier et coula.

Jean voulut prendre place dans le premier canot paré. Débarrassé des bottes et du ciré, pieds nus, en maillot, et déjà trempé, il n'était plus que force et souplesse pour la lutte. L'embarcation, décalée, vira sur les porte-manteaux. Jean sauta à bord, cria de laisser filer. Un instant, le canot se balança terriblement au bout des palans que les hommes retenaient à pleins bras. Au moment où le *Barbarin* se redressait, on fila.

Le canot toucha la mer : Jean n'eut pas le temps de larguer les palans. Un ressac l'enleva, le jeta sur les tôles du chalutier. Les hommes virent l'embarcation plier, s'ouvrir comme une écale. Jean roula dans l'eau qui envahissait le fond de la barque.

Le courant affalait peu à peu le *Barbarin* vers l'épave. Des survivants tentèrent d'aborder. Plusieurs se brisèrent les membres contre le sauveteur et sombrèrent, avec des faces horribles de souffrance. On entendait à peine leurs cris dans le tumulte de la mer. Des jeunes hommes durent à leur force de saisir des amarres. Jean remontait à bord quant il vit un corps à portée : il plongea.

Les vagues émiettaient les restes de l'embarcation au bout des palans. Jean nageait sous le regard inquiet des camarades. En trois brasses il atteignit le naufragé et jeta sa main comme un grappin. Il saisit des cheveux, mais si longs, si flexibles, qu'il tressaillit.

Jean n'était pas préparé à trouver une femme : même dans cette minute, il éprouva une émotion pudique. Mais une lame lui ayant lancé le corps en plein visage, il l'attrapa de tous ses muscles dans le remous du chalutier. Jégou envoyait un bout ; il élingua son fardeau qu'on hissa. Lui-même empoigna un des palans du canot brisé et s'enleva.

Il allait embarquer quand un coup de roulis lui écrasa la face contre le plat-bord. Il parut sur le pont, figure ruisselante de sang, s'épongeant machinalement du revers de sa manche. Son pantalon lui tombait des hanches et toute sa personne s'égouttait avec un bruit de source.

Le capitaine Mocque dissimula sa joie de retrouver le matelot sauf, sous une feinte colère :

— Sacré maladroit ! va débarbouiller ta sale tête !

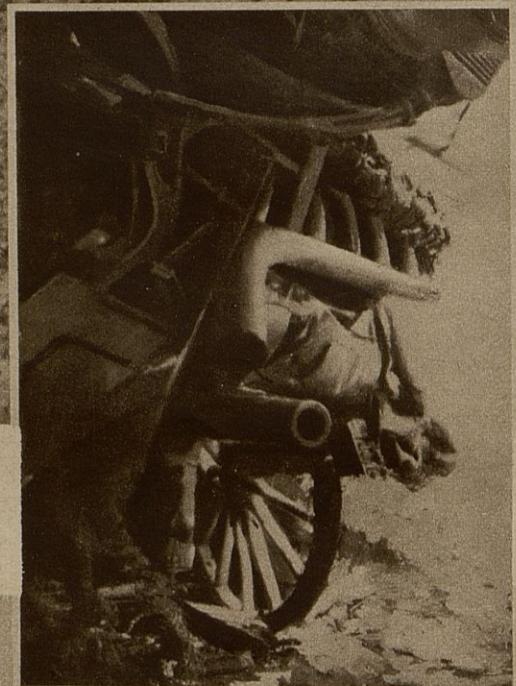
Mais Jean demeurait immobile à considérer le jeune corps de femme, sculpté dans la mince vêteure mouillée, que Melgorne frictionnait de ses doigts rouges. Et tout à coup il pensa à *Marie-Ange*, à sa mort et sa profanation à ses pieds, là, sur le pont souillé, et il fondit en sanglots. Le *Barbarin* s'éloignait de l'épave dont les mâts rentraient à l'abîme.

La femme revint à elle dans la cabine du capitaine. Quatre hommes sauvés se tirèrent avec des ecchymos et quarante-huit heures de courbature. Quant à Jean, garda longtemps à la narine, gauche une mâchure violente qui lui valut le sobriquet de Croûte-au-Nez. Ce tout le souvenir du dévouement de cet homme, promis à la désobéissance, et qui s'était donné sans ordre, à la première sollicitation.

(A suivre.)

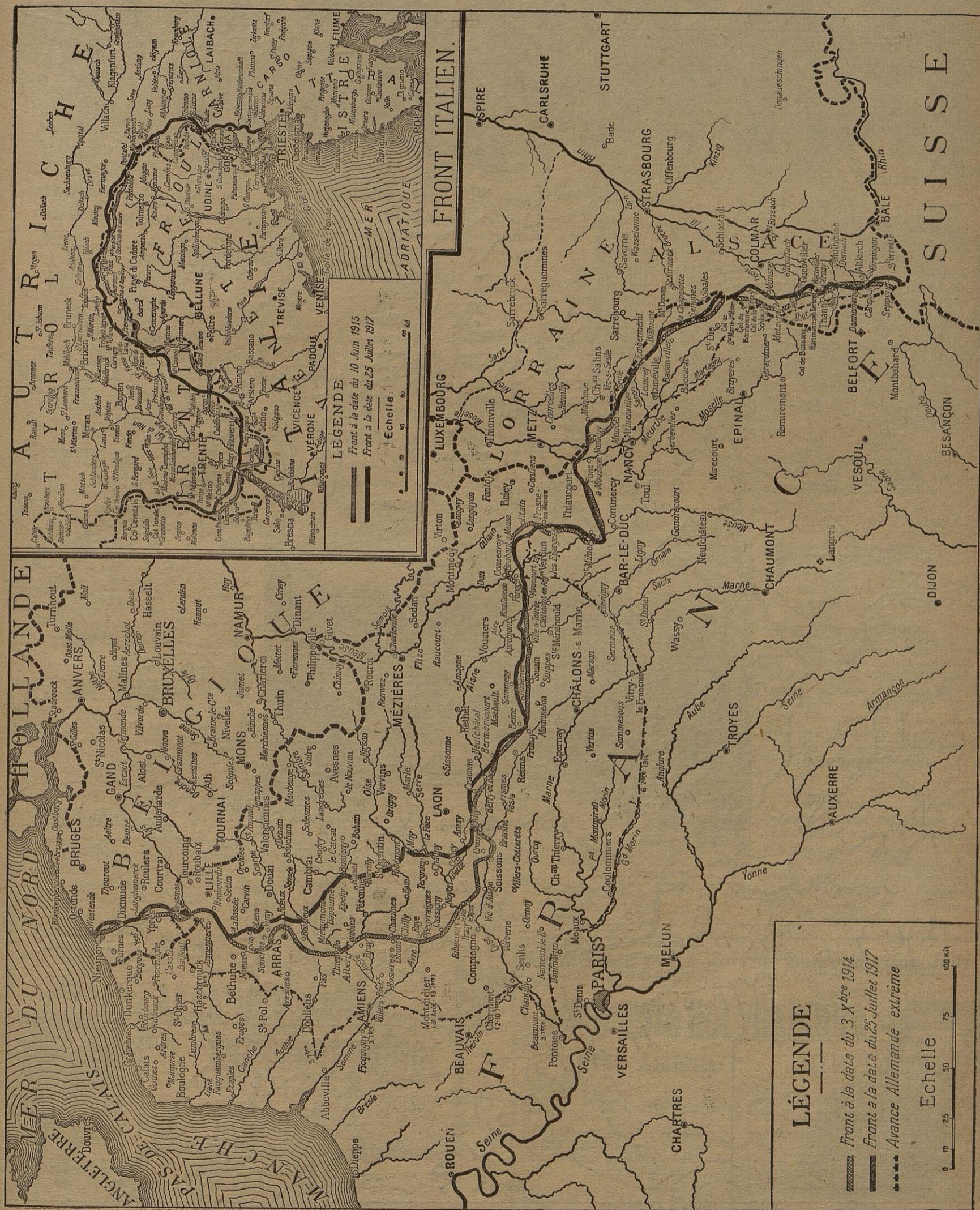
LE 47^e AVION DE GUYNEMER

La nouvelle victime de Guynemer est venue s'abattre sur un de nos canons de 75 que ses ailes recouvrent complètement. Le moteur, comme on le voit dans le médaillon, est tombé exactement sur la pièce. L'appareil de pointage a été brisé. Mais le canon, inébranlable sur ses roues, est resté debout sous le choc et garde tournée vers l'ennemi sa bouche menaçante.



Il y a un an à pareille époque, le communiqué annonçait la onzième victoire de Guynemer, alors sous-lieutenant. Guynemer est aujourd'hui capitaine, officier de la Légion d'honneur et « as des as » avec 48 avions abattus qui lui ont valu 21 citations magnifiques. Tout dernièrement, Guynemer descendait son 47^e boche. Par un caprice du sort, l'appareil vaincu tombait dans nos lignes, sur un de nos canons. C'est cet appareil que l'on voit ici recouvert d'une bâche camouflée pour le préserver d'un marmitage possible.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

LES DÉLÉGUÉS ALLIÉS A LA CONFÉRENCE DE PARIS



Sir William ROBERTSON



Général ILIESCO



MM. LLOYD GEORGE et BALFOUR



M. SONNINO



M. SEVASTOPOULO



Amiral THAON DI REVEL



Amiral JELICOE

La conférence des représentants des puissances alliées intéressées dans la question des Balkans s'est ouverte le 25 juillet à Paris. Voici quelques-uns de ces représentants se rendant à la première séance.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — La bataille gagne peu à peu l'ensemble du front russe. Outre les incidents fréquents que chaque jour voit se produire au long des lignes, on annonce des opérations très importantes. Au 23, une série de combats se livrait autour du bourg de Krevo, à l'ouest de Dwinsk, ayant pour objectif général une progression vers Vilna. En même temps nos alliés prenaient l'offensive sur le front même de Vilna ; dans le secteur Stary-Borouny ils forçaient les lignes allemandes et pénétraient jusqu'à 3 verstes dans les positions de l'ennemi en faisant mille prisonniers. Les communiqués allemands insistent sur l'acharnement avec lequel les Russes attaquent ou contre-attaquent.

En Galicie, la retraite de nos alliés s'est accentuée devant la contre-offensive vigoureuse déchaînée par les Austro-Allemands. Ces derniers ont réussi à percer le front russe entre Brody et Brzezany sur une étendue de 25 kilomètres. Le 22 juillet au matin ils étaient parvenus devant Tarnopol. Grâce aux efforts héroïques de quelques régiments de cosaques, ils furent retenus toute la matinée devant la ville, que les Russes eurent ainsi le temps d'évacuer, en faisant sauter les dépôts de munitions et les ponts. Après la prise de Tarnopol, les impériaux ont essayé de pousser dans la direction du sud, afin de prendre à revers les 7^e et 8^e armées russes. Ce projet a été déjoué par l'envoi de renforts destinés à assurer la défense de la région des bouches du Sereth et de la Strya.

Quant à l'armée commandée naguère encore par le général Korniloff — lequel a été nommé le 21 commandant du front sud-ouest, et remplacé par le général Tchermissoff — qui avait poussé son offensive à l'ouest de Stanislau, elle a vu sa ligne de retraite compromise par l'avance des Austro-Allemands ; elle a dû évacuer Stanislau, abandonner le territoire conquis et se replier à l'est. Les Russes détruisent en se repliant tout ce qui pourrait être de quelque utilité à l'ennemi ; ce dernier ne trouvera rien à Tarnopol, où il y avait d'immenses approvisionnements que nos alliés ont livrés aux flammes.

On rapporte que, au cours de récents combats sur le front de Smorgone, des

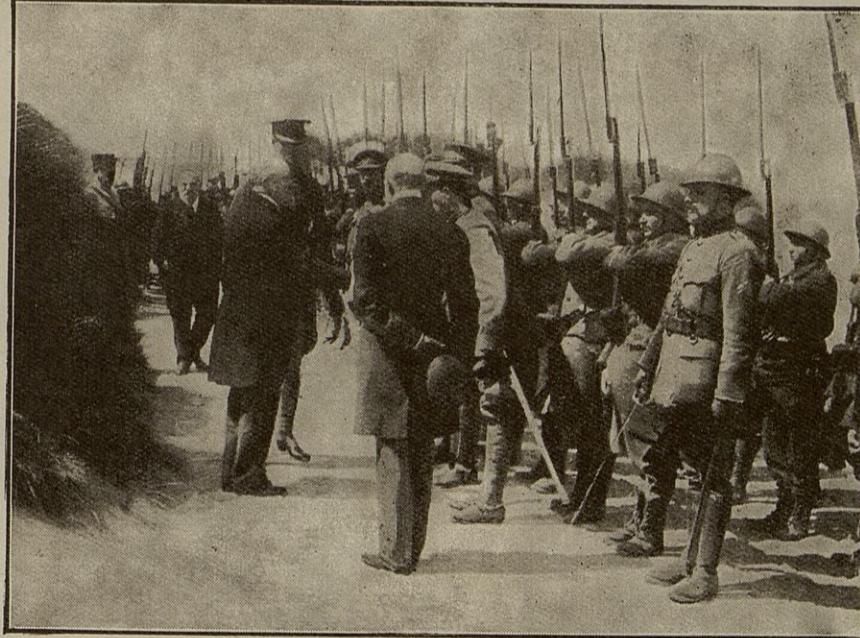
bataillons formés de femmes volontaires ont pris part à l'action et contribué par leur conduite sous le feu à entraîner plusieurs divisions russes. Mme Kerensky, femme du ministre, sert dans un de ces bataillons en qualité d'infirmière.

Du front roumain nous sont parvenues, datées du 25, des nouvelles réconfortantes. Dans la partie sud des Carpates, les troupes des généraux Rafoza et Averesco ont pris l'offensive et occupé les villages de Meresci et de Volocșany. Elles ont fait plusieurs centaines de prisonniers et enlevé dix-neuf canons dont plusieurs lourds ; puis, dans la même journée, la ligne ennemie, puissamment organisée, a été enfoncée sur un large front. On doit ces succès à l'habileté de la manœuvre et à l'étroite liaison des forces roumaines et russes, ainsi qu'à la vigoureuse action de leur artillerie. Roumains et Russes se sont comportés avec une bravoure incomparable.

MACÉDOINE. — Différents engagements se sont produits sur ce front : le secteur serbe a été attaqué à plusieurs reprises, mais la position de nos alliés n'en a pas été modifiée. Le 22, c'est nous qui avons attaqué, à Homundos, à 5 milles au sud-ouest de Sérès ; nous avons fait là 84 prisonniers, tué à peu près autant d'ennemis et détruit deux canons de montagne. Nos propres pertes ont été insignifiantes. Ailleurs, des rencontres de patrouilles, des affaires de second ordre ont mis aux prises Germano-Bulgares et soldats de l'Entente. Nos positions restent telles qu'elles étaient.

PALESTINE. — Malgré une chaleur torride, nos alliés ne cessent de harceler les Turcs : dans la nuit du 20 au 21 ils ont attaqué avec succès les tranchées ennemis au sud-ouest de Gaza. Un officier et 101 Turcs ont été tués, 17 faits prisonniers. Par contre les Turcs ont cherché, avec deux régiments de cavalerie, à attaquer vers Bugga-el-Girgeir, à 14 kilomètres à l'ouest de Beer-Sheba ; ils ont été repoussés.

MÉSOPOTAMIE. — L'armée anglo-indienne ne reste pas inactive. Dans un rayon étendu, autour de ses positions, elle fait la police du pays. Le 11 une colonne est allée châtier des irréguliers Turcs qui avaient attaqué un convoi près de Bakuba. Du 10 au 20, l'armée a progressé d'une dizaine de milles sur l'Euphrate.



A l'occasion de la fête nationale de l'Indépendance de la Belgique, M. Poincaré a rendu visite sur le front au roi des Belges.

PRIME A NOS LECTEURS

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 145 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en bas de la page 8 et intitulé : « Un officier belge surveille les lignes ennemis ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Pour faire votre cuisine presque sans frais

EMPLOYEZ

La Marmite Norvégienne

“ POT-AU-FEU ”

construite spécialement pour ses lecteurs par
LE PAYS DE FRANCE

S'ouvre facilement, très pratique,
d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu,
fait-tout, etc.



Elle est vendue **15 fr. pièce**

prise en nos bureaux

ENVOI PAR COLIS POSTAL. Paris : **15 fr. 60** -- Départements : **16 fr. 50**

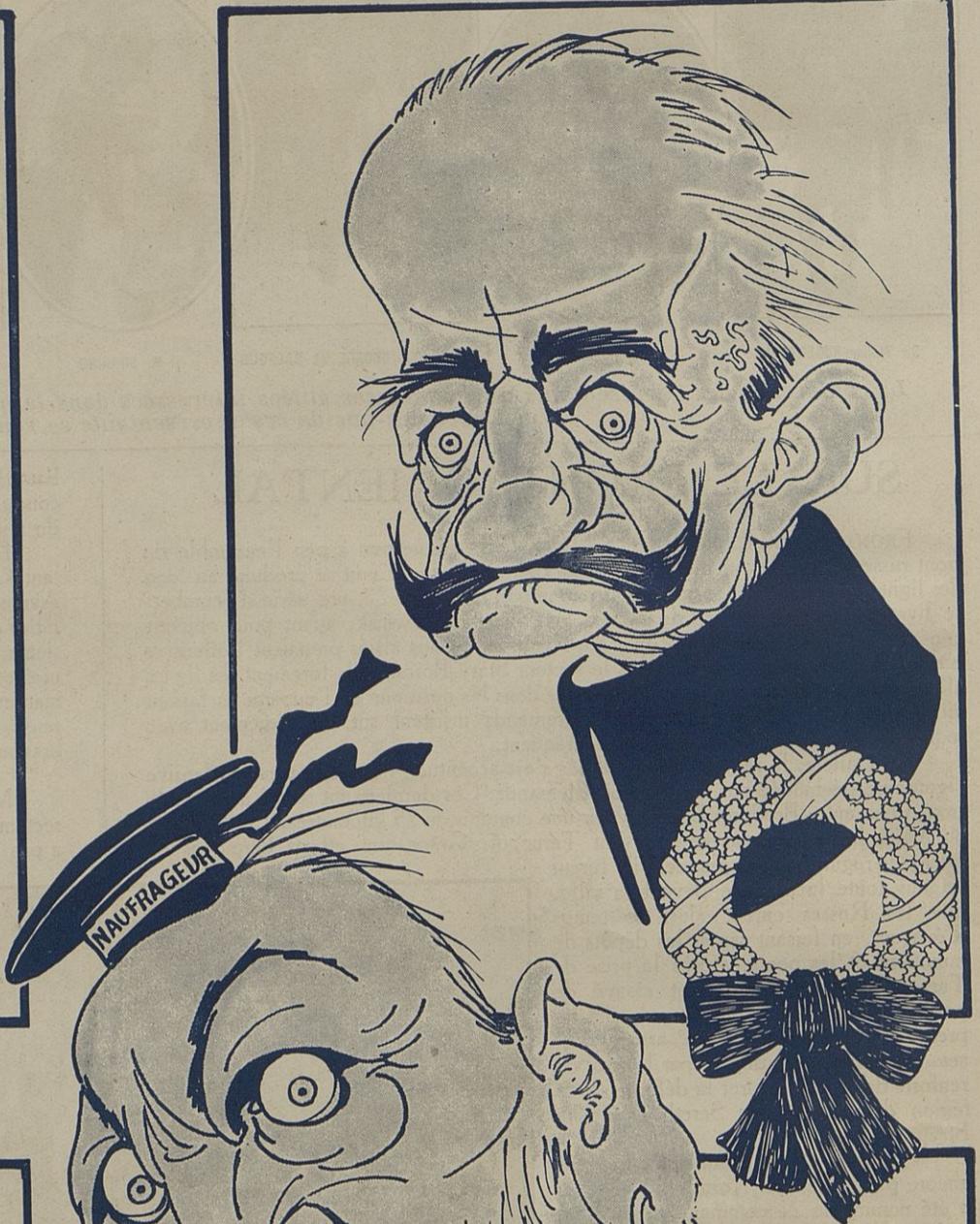
Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B^e Poi sonnière, Paris

La Guerre en Caricatures

ZEPPELIN



VON BISSING



BERTHA KRUPP



VON TIRPITZ

LES BARBARES SCIENTIFIQUES